

LES UTOPIES

3 000 ANS DE RÊVES
POUR CHANGER LE MONDE

SOUS LA DIRECTION DE LAURENT TESTOT



Crédits photos

Couverture : ©Hulton Archive/Print Collector/Getty.

Intérieur : p. 12 © Musée du Petit Palais/Flickr/Wikicommons ; p. 28 © Marc Wathieu/Flickr ; p. 72 © Schorle/Wikicommons ; p. 89 © Metropolitan Museum of Arts ; p. 100 © Sepia Times/Universal Images Group via Getty ; p. 118 © The Frick Collection/Wikicommons ; p. 136 © Leemage/Corbis via Getty ; p. 146 © duncan1890/DigitalVision/Getty ; p. 163 © Musée des Beaux-Arts de Lyon/Wikicommons ; p. 207 © Palacio do Planalto/Wikicommons ; p. 229 © Rudolf 1922/Wikicommons ; p. 230 © Tithi Luadthong/Alamy ; p. 234 © CSA/Getty ; p. 254 © Jolina Mary Evangelista/EyeEm/Getty ; p. 262 © Michael Lerch/EyeEm/Getty ; p. 294 © Pacific Press/Light Rocket/Getty ; p. 312 © Jonathan Olly/LucasFilm Ltd.

Maquette couverture et intérieur : Isabelle Mouton.

Retrouvez nos ouvrages sur

www.scienceshumaines.com

www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion/Distribution : Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© Sciences Humaines Éditions, 2024

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tel. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361068653

LES UTOPIES

3000 ANS DE RÊVES
POUR CHANGER LE MONDE

Sous la direction de
Laurent TESTOT



Sommaire

<u>Les utopies sont éternelles</u>	
<u>Laurent Testot</u>	<u>9</u>

PREMIÈRE PARTIE

Utopies

<u>Nous vivons en utopie, et pourtant... Laurent Testot</u>	<u>15</u>
<u>Les utopies peuvent-elles changer le monde ?</u>	
<u>Michel Lallemant</u>	<u>27</u>
<u>Utopie ou le chemin vers l'impossible !</u>	
<u>Michèle Riot-Sarcey</u>	<u>59</u>
<u>Micronations : un tour du monde des États sans existence légale Laurent Testot</u>	<u>71</u>
<u>Au commencement était l'âge d'or Ninon Bouchart</u>	<u>79</u>
<u>Les préutopiques : villes idéales et lieux imaginaires</u>	
<u>Laurent Testot</u>	<u>91</u>
<u>Messianisme, le bonheur après l'apocalypse</u>	
<u>Laurent Testot</u>	<u>99</u>
<u>Comment dit-on utopie en chinois ? Cyrille J.-D. Javary</u>	<u>107</u>

DEUXIÈME PARTIE

Les rêves modernes

<u>Thomas More, père d'Utopie Alizée Vincent</u>	<u>117</u>
<u>Les grands penseurs de l'utopie (16^e-18^e siècle)</u>	
<u>Laurent Testot</u>	<u>135</u>
<u>Eldorado, les pérégrinations d'un mythe</u>	
<u>Barnard Lavallé</u>	<u>145</u>
<u>La Révolution, un rêve à reconstruire Sophie Wahnich</u>	<u>155</u>
<u>Vivre l'utopie au 19^e siècle Thomas Bouchet</u>	<u>165</u>
<u>La Commune de Paris, 72 jours pour tout changer</u>	
<u>Ludivine Bantigny</u>	<u>179</u>

<u>Bernard de Mandeville, prophète du capitalisme</u> <u>Dany-Robert Dufour</u>	<u>187</u>
<u>Le rêve communiste à l'épreuve de l'histoire</u> <u>Nicolas Celnik</u>	<u>197</u>
<u>Les républiques d'enfants</u> <i>Samuel Boussion</i>	<u>209</u>
<u>Auroville, société idéale ?</u> <i>Marie Horassius</i>	<u>217</u>

TROISIÈME PARTIE

Demain le paradis ?

<u>L'humanité peut-elle égaler Dieu ?</u> <i>Rémi Sussan</i>	<u>233</u>
<u>À quoi pourrait ressembler 2050 ?</u> <i>Laurent Testot</i>	<u>245</u>
<u>Redevenir sauvage ou le monde rêvé</u> <u>du chasseur-cueilleur</u> <i>Sébastien Dalgalarondo et Tristan Fournier</i>	<u>253</u>
<u>Faire des animaux nos égaux</u> <i>Marianne Celka</i>	<u>261</u>
<u>« Nous sommes condamnés à inventer</u> <u>une nouvelle forme de paix »</u> Entretien avec <i>Philippe Moreau Defarges</i>	<u>269</u>
<u>Un impôt planétaire contre les inégalités</u> <i>Jean-Marie Pottier</i>	<u>277</u>
<u>« L'utopie permet un pas de côté »</u> Entretien avec <i>Julien Vidal</i>	<u>285</u>
<u>Le Rojava, une oasis au sein du chaos</u> <i>Tigrane Yégavian</i>	<u>293</u>
<u>Internet, un idéal virtuel</u> <i>Jonathan Bourguignon</i>	<u>301</u>
<u>La science-fiction dans les paradoxes de l'utopie</u> <i>Ariel Kyrrou</i>	<u>311</u>
<u>« L'utopie doit affronter ses tensions »</u> Entretien avec <i>Camille Leboulanger</i>	<u>323</u>
<u>Quelles villes pour le futur ?</u> <i>Laurence Serfaty</i>	<u>327</u>
<u>Bibliographie</u>	<u>335</u>
<u>Contributeurs</u>	<u>339</u>

Introduction

LES UTOPIES SONT ÉTERNELLES

Quand il rédigea *Utopia* en 1516, Thomas More changea le monde pour les siècles à venir : un demi-millénaire s'est écoulé, et son idée nourrit toujours les luttes politiques.

Son livre comportait deux parties : une première pour dresser le constat des injustices et des violences souffertes par l'humanité ; une seconde pour dépeindre un pays libéré de ces souillures, Utopia, littéralement non-lieu. Une contrée présentée comme fictive, mais si réaliste qu'elle semblait à portée de main. Se projeter en imagination dans un univers idéal afin de baliser la voie qui permettra d'améliorer demain le monde... L'utopie est un outil d'émancipation.

Un siècle après T. More, son compatriote Roger Bacon décrivit un monde régi par un dictateur, conseillé de savants, qui ressemble furieusement à celui dans lequel nous entrons. Entre-temps, Rabelais

avait posé un autre idéal : celui d'une abbaye où chacun vivrait dans la plus parfaite des libertés. Les rêves entraient en concurrence. Cette rivalité démontrait aussi que l'utopie est une arme à double tranchant.

Les utopies, au fil de l'histoire, ont toujours puisé leur force dans la tension entre ce qui était souhaitable et ce qui pouvait dysfonctionner. Au milieu du 19^e siècle, Marx et Engels faisaient de la dictature du prolétariat un rêve, que Staline et Mao se chargèrent au 20^e siècle de transformer en cauchemar. Mais l'utopie survécut à ces instrumentalisations et à ces errances.

Aujourd'hui, politiques et philanthropes n'hésitent pas à nous promettre un avenir vert et prospère, quand des écrivains et des militants les accusent de préparer des lendemains dystopiques – ceux-là revendiquent l'utopie comme résistance. Toujours combattues, éternellement diffamées comme irréalistes, les utopies continuent d'irriguer les imaginaires à la source des combats politiques.

C'est ce qu'avait compris Thomas More : la puissance de l'utopie vient de ce qu'elle est un récit commun. On ne peut pas empêcher un humain de rêver à un monde meilleur, et l'utopie est à même de canaliser cette énergie en rêve partagé. Bienvenue dans cette histoire des mondes meilleurs, à faire collectivement advenir... d'urgence !



Henri-Edmond Cross (1856-1910), *étude pour Excursion* (1894).

PREMIÈRE PARTIE

UTOPIES

NOUS VIVONS EN UTOPIE, ET POURTANT...

Laurent Testot

Journaliste, écrivain et formateur.



Probablement Piero della Francesca (v. 1410-1492), *La Cité idéale* (v. 1480).

En 1972, deux utopies qui ne disaient pas leur nom étaient posées sur la table des décideurs. Les prospectivistes Donella et Dennis Meadows (avec Jørgen Randers et William Behrens) assenaient dans le rapport du club de Rome que les ressources planétaires étaient limitées et qu'il fallait en user sagement pour éviter une catastrophe au long terme. Friedrich Hayek, économiste, défendait au contraire qu'une croissance infinie était possible sous certaines conditions : retrait de l'État, marché optimisant la répartition des flux, et technologies multipliant la création des richesses sans changer le volume des ressources consommées. À chacun sa vision idéologique du monde qu'il fallait faire advenir : les Meadows préconisaient une planète solidaire et décroissantiste, quand F. Hayek et ses amis militaient pour une économie concurrentielle à même d'assurer le bonheur de tous par la liberté.

Entre Lumières et ténèbres

Le plus étonnant est que... les deux parties avaient raison. Prenons à témoin deux extrêmes. Écoutons

d'abord le psychologue Steven Pinker¹. Digne épigone de F. Hayek, il s'emploie à démontrer que nous vivons dans une utopie accomplie : l'essentiel de l'humanité est sorti de la pauvreté ; nous vivons en moyenne deux fois plus vieux qu'il y a un siècle ; nous sommes huit fois plus riches ; etc. Et demain, nous serons toujours plus nombreux à jouir de cette abondance, rendue possible par l'accomplissement des Lumières. Mais...

Prêtons l'oreille au politique Yves Cochet. Pessimiste héritier des époux Meadows, il défend qu'il faille se résigner à un monde qui flambe toutes ses ressources et va s'effondrer. Pour s'en sortir, il faudrait accepter de consommer moins – ce à quoi nous nous refusons. Selon Y. Cochet, notre incapacité à admettre nos limites nous mène à la destruction, et les survivants devront réapprendre à vivre sobrement. Le bonheur ne sera plus dans la richesse matérielle, mais dans la capacité de se satisfaire de ce qu'on a.

Pour S. Pinker, l'utopie est dans le prolongement des tendances actuelles : la technologie rendra possible le bonheur pour tous. Pour son contradicteur, le futur porte en germe une épreuve suivie d'un retour à un âge d'or agricole, où l'humanité savait savourer le fruit de son dur labeur.

Ce livre poursuit un objectif que d'aucuns qualifieront d'utopiste : donner au lecteur les clés pour

1- S. Pinker, « Oui, les Lumières triomphent ! », propos recueillis par J.-F. Marmion, *Le Cercle psy*, n° 2, mars-avril-mai 2019.

déchiffrer les voies tissées entre F. Hayek et les Meadows, S. Pinker et Y. Cochet, en remontant jusqu'à Thomas More voire Hésiode. Le parcours commence avec Michèle Riot-Sarcey, grande historienne des utopies, qui explique en quoi la pensée utopique, bien qu'elle ait revêtu au fil du temps des costumes variés, est restée un laboratoire de l'émancipation. Une illustration en est donnée dans un rapide tour du monde des micronations, ces États non reconnus par le club officiel siégeant à l'Onu. De la lutte contre la violence coloniale à la défense de l'écologie, en passant par l'anarchisme, ces pays, présumés « imaginaires » car dépourvus d'existence légale, visent généralement à faire advenir des idéaux – quand ils ne se transforment pas en escroqueries.

Des temps préutopiques...

Mais au fait, les utopies sont-elles nées avec T. More? Opérons un *flashback*, qui nous mène avec la journaliste Ninon Bouchart à la découverte des préutopiques. Avant l'*Utopia* de T. More, le poète Hésiode pose le mythe de l'âge d'or, et le philosophe Platon imagine une cité idéale (*Callipolis*, littéralement la belle ville). Au Moyen Âge, la préutopie prend deux formes : une populaire, reposant sur des mythes divers, projetant un monde meilleur en des terres lointaines, pays de Cocagne ou royaume du prêtre Jean ; une élitiste, consistant à construire des villes idéales reflétant

le cosmos, de la Bagdad des califes abbassides à la Chang'an des dynasties Tang.

En toile de fond, il faut se rappeler que la religion a longtemps fourni aux désespérés de ce monde un viatique : supportez votre destin sans vous plaindre, et le paradis vous sera offert. De là germe une tentation : précipiter l'avènement du paradis promis. En résultent des éruptions furieuses de messianismes, ces puissants mouvements de rupture qui ébranlent l'histoire du judaïsme, du christianisme et de l'islam, comme de la Chine. Et si la Chine a fait sien le concept d'utopie venu d'Occident avec quelque défiance (le terme évoque une chimère dans la langue de Confucius), elle n'a pas pour autant manqué d'utopies durant sa longue histoire, souligne le sinologue Cyrille J.D. Javary.

Sous la statue de T. More, nous voici remontés à la source de l'idée d'utopie. Sitôt né, le ruisseau devient torrent. T. More a ouvert une brèche, dans laquelle s'engouffrent bientôt d'autres auteurs, de Rabelais à Tommaso Campanella. Même s'il subsiste des traces de préutopiques, tel ce mythe colonial de l'Eldorado. Dépeint par l'historien Bernard Lavallé, ce récit d'un roi couvert d'or cristallise les attentes des conquistadores du Nouveau Monde.

Mais le processus incubé par *L'Utopie* – le paradis peut advenir sur Terre par une narration articulant critique du présent et programme politique posé en contrepoint – est devenu viral. Jusqu'à briser les digues

de l'Ancien Régime, s'incarner en un moment clé, la Révolution française. L'historienne Sophie Wahnich rappelle à quel point un monde d'égaux était considéré comme impossible avant de se trouver une traduction politique à partir de 1789. Le torrent devient fleuve navigable. L'historien Thomas Bouchet dresse le portrait d'un 19^e siècle traversé d'utopies sociales. L'historienne Ludvine Bantigny rappelle les espoirs que les insurgés de la Commune de Paris entreprirent de traduire en actes.

En contrepoint, le philosophe Dany-Robert Dufour montre comment l'utopie du moraliste Bernard de Mandeville changea notre monde, en imposant l'idée que le vice de chacun pouvait faire le bonheur de tous – le conte se fit idéologie, et l'idée fut de celles qui construisirent l'utopie capitaliste célébrée par S. Pinker. En parallèle, le journaliste Nicolas Celnik souligne à quel point le communisme soviétique et chinois permit aux libéraux et conservateurs de dire de l'utopie en actes qu'elle ne pouvait être que monstrueuse, lorsqu'au siècle suivant, Staline et Mao convertirent le rêve marxiste en océans de souffrance.

Pour autant, l'utopie n'en fut pas dévitalisée. L'historien Samuel Boussion revient sur l'histoire des républiques d'enfants, dans lesquelles les orphelins des drames du 20^e siècle se virent offrir la possibilité de s'autogouverner. L'anthropologue Marie Horassius se penche quant à elle sur l'expérimentation de la vie

communautaire dans la cité d'Auroville. Le journaliste Rémy Sussan présente le cosmisme, une idéologie née à la fin du 19^e siècle en Russie, qui préfigure le transhumanisme et fantasme de même une humanité immortelle à l'assaut des étoiles. Au passage, évoquons le spectre des avenir pronostiqués par quelques augures contemporains.

De quoi se demander, avec les sociologues Sébastien Dalgallarrondo et Tristan Fournier, si on ne pourrait pas opérer un retour à la nature ? Ou avec la sociologue Marianne Celka, ce que pensent ceux qui défendent que l'humanité pourrait vivre sans infliger de souffrance aux animaux ? Voire, avec le politologue Philippe Moreau Defarges, si l'humanité pourrait simplement faire la paix avec elle-même ? Ou, avec le journaliste Jean-Marie Pottier, s'il est possible de concevoir un outil fiscal à même d'abolir les inégalités à l'échelle planétaire ?

Alors que le flot s'accélère, l'embouchure du fleuve Utopie devient tumultueuse. L'océan du monde-d'après, dit aussi mer des incertitudes, se dessine à l'horizon. Avec l'essayiste Julien Vidal, on prendra encore le temps de réfléchir au rôle contemporain des utopies, quand elles se glissent dans les interstices du quotidien pour l'améliorer. Le journaliste Tigrane Yégavian racontera l'histoire du Rojava, îlot de résistance kurde au sein du chaos syrien. L'essayiste Jonathan Bourguignon expliquera par quel tour de

passé le réseau Internet, initialement emblème de la contre-culture, est devenu un champ de luttes pour firmes totalitaires et États de surveillance.

En conclusion, l'essayiste Ariel Kyrrou évoquera le rôle immunitaire des dystopies – ces utopies qui tournent mal, abondantes en science-fiction, stimulent aussi notre capacité de résistance, en nous montrant à quoi pourraient ressembler des lendemains qui pleurent. Dystopies ou utopies ? Sous ces procédés littéraires se glissera toujours la tension entre des présents/avenirs probables terrifiants, et des futurs meilleurs qu'il faudra faire advenir par la lutte politique. Avec l'écrivain Camille Leboulanger, on expérimentera les conditions littéraires de la projection de l'imagination dans des futurs désirables, quand la journaliste Laurence Serfaty explorera la traduction possible de ces idées émancipatrices dans l'urbanisme de demain. Puisse notre barque du principe espérance tenir bon.

La rupture d'Utopia

D'une certaine façon, l'humaniste Thomas More, dont la journaliste Alizée Vincent campe le portrait, marque à bien des égards une rupture. Si les préutopiques avaient pour cadre un passé révolu (l'âge d'or) ou un pays si lointain qu'il en était inaccessible voire féérique, l'île d'Utopia est posée en modèle.

T. More prend soin de faire parler un voyageur, Raphaël Hythlodée. Ce navigateur dit avoir visité Utopia. Elle se situerait vers ce Nouveau Monde atteint par Christophe Colomb et Amerigo Vespucci, peuplée d'Indigènes qui auraient autrefois bénéficié des conseils de Romains et d'Égyptiens. Et surtout, la description de cette île parfaitement gouvernée vient en seconde partie.

La première partie est consacrée à une volée de bois vert administrée au contre-exemple qu'est l'Angleterre d'Henri VIII, un pays dans lequel les riches expulsent les pauvres de leurs terres pour y faire paître des moutons. Ce processus, dit des « enclosures », est résumé par T. More en une phrase lapidaire, dans laquelle il accuse les moutons de manger les hommes et les terres.

De quoi faire ressortir la monstruosité du présent au miroir d'une fiction qui dépeint Utopia en république exemplaire, peuplées de citoyens vertueux, où la propriété individuelle et l'argent sont abolis. En conclusion de cette démonstration, vient surtout une réflexion sur la meilleure manière d'acclimater la vertu d'Utopia en Europe... En toute sagesse, il faudrait éduquer les princes à un meilleur gouvernement, les amener à lire ce livre. La satire de la première partie, prolongée d'un modèle à atteindre, se mue alors en outil : elle suggère qu'un autre monde est possible et induit un mode d'emploi.

L.T.

À lire

- *L'Utopie*, Thomas More, 1516, traduit de l'anglais par Victor Stouvenel, 1842, rééd. Libro, 2016.

LES UTOPIES PEUVENT-ELLES CHANGER LE MONDE ?

Michel Lallement

Professeur de sociologie au Cnam.



FabLab de l'école de recherche graphiques de Bruxelles, 2015.

Il est, non loin de la côte est des États-Unis, une communauté d'une centaine de personnes du nom de Twin Oaks. Depuis plus d'un demi-siècle maintenant, celle-ci s'applique à faire vivre au quotidien des principes étrangers au reste de la société américaine, à commencer par le partage quasi-intégral de la propriété matérielle et le polyamour¹. Régulièrement interrogés sur le fonctionnement de leur petite bulle anarcho-communiste, les membres répondent invariablement que Twin Oaks n'est certainement pas un paradis. Depuis là où ils vivent, en revanche, il est plus aisé qu'ailleurs d'apercevoir les rives de l'utopie. Une telle réponse fleurit à l'évidence le paradoxe. Au sens le plus ordinaire, l'utopie n'est-elle pas un pays purement imaginaire, un non-lieu (*ou-topia*) pour reprendre le terme exact de l'humaniste anglais Thomas More qui forge le mot en 1516? Si la réponse est assurément positive, il faut se souvenir que, dès 1518 (à l'occasion d'une nouvelle édition de l'ouvrage à Bâle), son auteur

1- M. Lallement, *Un Désir d'égalité. Vivre et travailler dans des communautés utopiques*, Seuil, 2019.

utilise également le terme d'*eu-topia* pour signifier que l'île d'utopie est aussi un pays où il fait bon vivre.

La difficulté à assigner une signification simple et univoque au terme d'utopie croît davantage encore à la lecture du livre éponyme de T. More. En dépit des multiples précautions, circonvolutions et autres antiphrases qui obligent parfois à lire le texte entre les lignes, il ne fait aucun doute que l'Utopie doit aussi, et peut-être d'abord, se lire comme une critique féroce de la société anglaise du début du 16^e siècle et de son souverain Henri VIII. Devenu un genre littéraire à part entière, l'utopie est tout cela à la fois : une projection vers l'avant de rêves éveillés, l'expression collective d'un désir de bonne vie et, en creux, la révélation acide d'un monde réel difficile à supporter.

Au 19^e siècle, les sociologues élargissent encore davantage l'éventail des significations. L'utopie sert à certains d'entre eux/elles de fiction heuristique destinée à mieux comprendre la réalité sociale. L'objectif est de mesurer ce qui sépare le monde existant d'une construction mentale échafaudée de toutes pièces. C'est ainsi que procède par exemple Charlotte Perkins Gilman, romancière et sociologue américaine et autrice de *Herland* (1915), l'une des toutes premières utopies féministes. En imaginant une société exclusivement peuplée de femmes, C. Perkins Gilman met en évidence, par effet de contraste, les multiples formes de dominations qui,

en ce début de 20^e siècle, modèlent les relations entre les sexes.

C'est encore un autre fil que je voudrais tirer ici : celui des « utopies concrètes », pour utiliser une expression du philosophe allemand Ernst Bloch². Il va s'agir plus exactement de considérer les multiples bricolages organisationnels qui, hier comme aujourd'hui, ont été effectués par des femmes et des hommes décidés à implanter dans la chair du social, puis à les faire vivre concrètement et durablement, des principes de vie collective qui dérogent aux canons de la grande société. L'espoir, dans tous les cas, est de faire des rêves éveillés un moyen de transformation du monde.

Une histoire au long cours

Les racines des rêves éveillés puisent profond dans le sous-sol de notre histoire occidentale. Dans *La République*, qui a été rédigée entre 384 et 377 avant J.-C., Platon décrit déjà les conditions d'une Cité parfaite. Mais le véritable coup d'envoi revient à T. More. Sa fiction est mise à disposition du public lettré en une période où les explorations au long cours confirment l'existence, au-delà des mers, de terres dont les institutions et les mœurs diffèrent de celles du continent européen. Le récit participe alors d'une double rupture,

2- E. Bloch, *Le Principe Espérance*, Gallimard, 3 vol., 1976, 1982, 1991.
Première édition originale : 1959.

religieuse et politique³. Il est contemporain d'abord de la Réforme initiée en 1717 par Luther, un moine augustin allemand, qui, en affichant ses 95 thèses, bouscule la *doxa* et les pratiques de l'Église catholique. Il fait contrepoint par ailleurs aux thèses du Florentin Nicolas Machiavel qui magnifient la puissance souveraine de l'État, organe politique par excellence qui n'a cure de Dieu ou de toute autre entité transcendante. Dans tous les cas, pour gouverner le monde, la main est donnée à ceux qui habitent ici-bas.

Les utopies ne rencontrent néanmoins le succès qu'à partir des Lumières. Les romans politiques, récits de voyage et autres songes éveillés mettant alors en scène des sociétés de nulle part prennent pour modèle des configurations sociales supposées avoir fait leurs preuves dans le passé, qu'il s'agisse de groupements religieux (communautés juives, monastères chrétiens, sectes protestantes, réductions jésuites) ou non (communautés taises de laboureurs, Indiens de l'Orénoque...). Quand, à force de sillonner les mers à la découverte de nouveaux continents, les hommes prennent conscience de la finitude du globe, l'utopie se fait ensuite uchronie. À la manière de Louis-Vincent Mercier, pionnier de ce nouveau type d'aventure, le temps devient la nouvelle *Terra incognita*. En 1771, l'homme de lettres français publie *L'An 2040*, fiction

3- M. Gauchet, « Visages de l'autre. La trajectoire de la conscience utopique », *Le Débat*, n° 125, 2003/3, p. 112-120.

La République des Lettres: une utopie concrète au 18^e siècle

Si les Lumières sont particulièrement gourmandes en utopies littéraires, elles savent aussi inventer en pratique un mode d'organisation et de communication original qui se joue des frontières et garantit la liberté d'esprit de celles et ceux qui y contribuent. C'est le cas de la République des lettres¹. La formule n'est pas nouvelle – elle voit le jour au 15^e siècle déjà – mais elle fournit matière à actualisation grâce aux philosophes et autres lettrés qui, au 18^e siècle, correspondent par écrit, font circuler entre eux des manuscrits et des livres et, parfois même, se rendent visite à domicile. Bénéficiant également du concours des scientifiques et des artistes, le réseau qui se tisse à l'échelle européenne est gouverné par les seuls impératifs de la vérité et de la raison, sans souci des statuts et des confessions des un-es et des autres. Le philosophe Pierre Bayle contribue activement à faire vivre ce petit monde grâce à la publication des *Nouvelles de la république des Lettres* (1684-1716). Éditées à Amsterdam pour éviter la censure, les Nouvelles sont un précieux véhicule pour la diffusion des œuvres littéraires, des savoirs scientifiques et des récits de voyage de l'époque.

M. L.

1- K. Pomian, « République des lettres: idée utopique et réalité vécue », *Le Débat*, n° 130, 2004/3, p. 154-170.

qui projette son héros dans le futur, dans un Paris enfin épuré de tous les vices sociaux et politiques anciens.

Utopie et socialisme

Le 19^e siècle consacre pour sa part l'avènement des premières utopies concrètes. Sur fond de métamorphoses économiques et d'instabilités politiques, les envies d'autrement se multiplient. Certains ouvriers couchent nuitamment sur le papier des idées de réorganisation sociale, tel le menuisier saint-simonien Gauny qui forge un modèle d'économie cénobitique fondé sur l'ascèse. Sa conviction première est que vivre de peu est le meilleur des moyens pour s'émanciper des vicissitudes qui contraignent les classes populaires⁴.

Parce qu'ils font école et que leurs idées inspirent des expérimentations concrètes, d'autres hommes contribuent avec davantage de visibilité à la promotion de nouveaux rêves éveillés. Il en est ainsi de Robert Owen qui prend la tête, dès l'âge de vingt ans, d'une filature de près de 500 ouvriers avant, grâce à un beau mariage, d'acquérir une usine à New Lanark (Écosse) avec le concours de ses associés manchestériens. Là, durant une vingtaine d'années, l'auteur d'*Une nouvelle conception de la société* (1813) expérimente ses idées sur l'éducation et le travail. Convaincu qu'il est possible de modeler les idées et les pratiques de n'importe communauté humaine, il multiplie les innovations : réduction

4- L.G. Gauny, *Le Philosophe plébéen*, La Découverte, 1983.

du temps de travail et bonification des conditions matérielles des activités productives, amélioration de l'hygiène, mise à disposition de logements et de commerces au bénéfice des ouvriers, invention d'une pédagogie nouvelle, etc.

En 1824, R. Owen part pour les États-Unis où il rachète la colonie d'Harmony à une secte protestante. L'industriel inaugure, avec le nom de *New Harmony*, un nouveau village communautaire de quelque 800 personnes qu'il entend faire vivre conformément à sa doctrine. Mais c'est l'échec. *New Harmony* cesse de fonctionner en 1827 en raison de difficultés économiques et de fortes tensions internes. Adoubées ou non par R. Owen, une dizaine d'autres expériences de communauté coopérative inspirées par une même philosophie voient le jour dans les années qui suivent en Angleterre et aux États-Unis.

En France, en plus des saint-simoniens, Étienne Cabet et Charles Fourier sont les deux principaux hérauts des temps futurs. Tous deux préconisent une nouvelle organisation du monde social qu'ils proposent de mettre en œuvre dans des espaces de vie communautaires. Mais les règles de vie qu'ils imaginent dans leurs ouvrages respectifs diffèrent fortement. É. Cabet, qui signe *Voyage en Icarie* en 1840, façonne une utopie exigeante qu'il associe aux principes d'égalité, de fraternité et de liberté. Un prospectus de 1855 vante ainsi les mérites des colonies qui appliqueront ce schéma :